

Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger
Band: 2 (1869)
Artikel: Histoire de Christ et de son temps
Autor: Du Bois, H.-F.-E. / Ewald, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379090>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTOIRE DE CHRIST

ET DE SON TEMPS

PAR

H. EWALD ¹

Parmi les traits qui distinguent la théologie moderne, il faut signaler le soin avec lequel elle s'est attachée à étudier l'œuvre de Christ et à mettre en lumière son histoire. Depuis quelques années, il a été écrit plus de *Vies de Jésus* qu'il n'en avait paru auparavant pendant des siècles. C'est sur ce terrain, en effet, tous le sentent, que doit se décider la grande question de savoir si le christianisme est destiné à subsister à jamais, ou s'il doit faire place à une nouvelle évolution de l'esprit humain. Or, parmi tous ces travaux, l'un des plus originaux et des plus importants est sans contredit l'ouvrage dont le titre se trouve en tête de cette étude. Ce livre fait partie de l'*Histoire du peuple d'Israël*, du même auteur ; mais il forme néanmoins un tout à lui seul, et peut être considéré séparément. Il se divise en deux grandes portions : l'une, servant d'introduction, retrace l'état du peuple juif au moment de l'apparition de Jésus-Christ ; l'autre traite de la vie et de l'œuvre de Jésus lui-même. Nous grouperons, avec l'auteur, la matière sous ces deux grands chefs, et, sans reproduire toutes les subdivisions qu'il indique, nous chercherons à donner, en suivant les grandes lignes, une analyse aussi fidèle que possible de son œuvre.

¹ *Geschichte Christus und seiner Zeit*, von Heinrich Ewald. 3^e édition. Göttingen, 1867. — L'ouvrage forme le 5^{me} volume de l'*Histoire du peuple d'Israël*.

I. ÉTAT DU PEUPLE JUIF A L'ÉPOQUE DE JÉSUS-CHRIST.

Après la mort d'Archélaus, qui avait suivi d'assez près celle de son père Hérode, la Judée et la Samarie étaient tombées sous la domination immédiate des Romains. Beaucoup de Juifs, surtout dans la classe aisée et cultivée, avaient vu de bon œil ce changement : le gouvernement d'Auguste leur paraissait préférable au despotisme plein d'arbitraire d'Hérode. Cependant un conflit violent devait nécessairement éclater tôt ou tard entre deux civilisations et deux nationalités aussi différentes que l'étaient celles des Juifs et des Romains, et dont chacune prétendait également, quoique ce ne fût pas de la même manière, à l'empire du monde.

Mais, pour comprendre l'histoire de ces temps, il est indispensable de connaître les écoles scientifiques, ou plutôt théologiques, qui exerçaient alors une influence prépondérante. Nous pourrions signaler déjà les Esséniens, qui eurent, eux aussi, leurs docteurs ; mais ils ne prirent aucune part aux événements politiques de l'époque. Il n'en fut pas de même des écoles des Rabbins. Parmi celles-ci, il faut en distinguer surtout deux : celle de Hillel et celle de Schammaï. Hillel, connu par sa douceur qui était devenue proverbiale, représentait le Pharisaïsme sous sa forme la plus mitigée ; il était le chef du parti modéré et ami de la paix. Schammaï, son adversaire, dont le caractère se distinguait par une violente énergie, représentait au contraire le Pharisaïsme sévère et légal ; il se déclarait l'ennemi des païens, et peut être considéré comme le chef du parti de la guerre. C'est à lui que se rattache la secte des Zélotes.

Le royaume d'Hérode, en devenant partie intégrante de l'empire romain, avait été placé sous l'autorité d'un gouverneur (*procurator*), chargé spécialement de l'administration de ce pays, mais dépendant du proconsul de Syrie qui résidait à Antioche. Ce gouverneur avait sous ses ordres la Judée (avec l'Idumée) et la Samarie. Il devait résider habituellement à Césarée, où se trouvait aussi la garnison romaine, les Romains ayant voulu ménager les susceptibilités des Juifs en ne s'établissant pas à Jérusalem, qui demeurait la ville sainte. Cependant il se rendait à Jérusalem avec quelques troupes à l'époque des grandes fêtes, pendant lesquelles des troubles pouvaient aisément éclater : c'est ainsi que Pilate s'y

trouvait à la mort de Jésus. Lorsqu'il y séjournait, il habitait ce qu'on appelait le Prétoire, c'est-à-dire le palais d'Hérode. C'était à lui qu'appartenait l'autorité suprême, entre autres le droit de nommer et de déposer le souverain sacrificateur. Néanmoins la domination romaine, il faut le reconnaître, n'étouffait pas la vie nationale : les écoles des Rabbins étaient florissantes ; aucune restriction n'entravait leur développement, et le sanhédrin était souverain pour tout ce qui concernait les questions religieuses, si l'on excepte le droit d'appliquer la peine de mort, qui ne lui appartenait pas, sauf dans le cas de violation du Temple.

En devenant maîtres du pays, les Romains y avaient naturellement établi aussi leur système d'impôts, à côté duquel subsistait encore, mais plutôt comme contribution volontaire, le tribut des didrachmes, destiné à l'entretien du temple. Ces impôts, qui se prélevaient, entre autres, sur la fortune, sur les maisons et sur les denrées vendues au marché, faisaient sentir vivement au peuple la domination étrangère et devinrent l'objet de nombreuses plaintes. Mais la plus grande difficulté que présentait le gouvernement de la Judée se trouvait dans l'incompatibilité qui existait entre la théocratie et toute autre forme de gouvernement. Aussi quand l'empereur, immédiatement après la prise de possession du pays, ordonna un recensement général¹ de la population, destiné à établir à la fois le nombre des habitants du pays et l'état de la fortune impossible, cet acte d'autorité excita l'indignation des partisans de l'ancienne théocratie, et ils se soulevèrent sous la conduite de Judas le Gaulonite et d'un Pharisien nommé Saddok. Ce sont eux qui sont connus sous le nom de Zélotes : leur but était de reconquérir l'indépendance de leur patrie, et d'y rétablir l'ancienne forme du gouvernement d'Israël. Ils avaient bien compris ce qui faisait l'essence du judaïsme, et même l'on peut dire que, sans eux, le paganisme aurait, selon toute probabilité, envahi la Judée. Mais ils n'avaient pas su voir que la religion de l'Ancienne Alliance devait se transformer pour subsister, et c'est pourquoi leur œuvre ne put être durable. Judas le Gaulonite périt dans la sédition qu'il avait excitée. Après sa mort, il y eut un temps de paix : c'est pendant ce temps que vécut Jésus-Christ. Mais la haine que les Juifs nourris-

¹ L'exécution de cette mesure fut remise au proconsul de Syrie, P. Sulpicius Quirinius, et elle eut lieu une dizaine d'années environ après un autre recensement, opéré par Hérode, dont Luc parle dans son Évangile II. 2, en le distinguant de celui-ci.

saient contre les péagers indiquait que le feu couvait sous la cendre, et l'histoire du peuple juif, dans sa dernière période, ne sera autre chose que l'histoire de la lutte entre les Zélotes et la puissance romaine.

Nous possédons un monument littéraire du mouvement qui éclata sous Judas le Gaulonite : c'est l'*Assomption de Moïse*¹ qui glorifie le fondateur de la théocratie, condamne les Asmonéens, Hérode, les Romains, les Pharisiens même, et exalte le courage d'un homme au nom mystérieux, qui n'est probablement aucun autre que Judas lui-même.

Depuis la prise de possession et la pacification du pays jusqu'à l'époque que racontent les évangiles, cinq gouverneurs romains se succédèrent en Judée. Ce sont : *Coponius*, sous l'administration duquel les Samaritains souillèrent le temple de Jérusalem dans la nuit de Pâque, en y jetant des ossements humains, ce qui indigna profondément les Juifs et ne fut peut-être pas étranger à son rappel; *M. Ambivius* et *Ann. Rufus*, dont le gouvernement n'offre aucune particularité digne d'être signalée; *Valerius Gratus*, qui nomma successivement, après avoir déposé leurs prédécesseurs, quatre souverains sacrificateurs, dont le dernier fut Joseph, surnommé Caïphe, bien connu par l'histoire évangélique; et enfin *Pontius Pilatus*, qui entra en charge environ l'an 26 de l'ère chrétienne. Pilate n'était ni absolument incapable, ni cruel, mais avide et peu soucieux de la justice et de la vérité. Il connaissait assez mal les Juifs : c'est ainsi qu'il fit entrer les troupes romaines à Jérusalem avec leurs enseignes, et dut les retirer sur la prière instante du peuple. Plus tard, à l'occasion de la construction d'un aqueduc qu'il avait fait bâtir pour amener de l'eau dans la capitale, éclata une sédition qu'il dut réprimer par la violence : c'est probablement à cette époque qu'il faut rapporter le meurtre des Galiléens, dont il mêla le sang à celui de leurs sacrifices (Luc, XIII, 1-3), la chute de la tour de Siloé (Ibid. 4-5), et l'emprisonnement de Jésus Barabbas². Il excita encore le déplaisir des Juifs, en faisant placer dans la citadelle Antonia des boucliers d'or consacrés à l'empereur, et il dut aussi, sur l'ordre de Tibère lui-même, les retirer et les faire transporter à Césarée. Enfin, ayant été accusé auprès de Vitellius par le conseil des Anciens de Samarie,

¹ *Mose Prophetie und Himmelfahrt. Eine Quelle für das Neue Testament, zum ersten Male deutsch herausgegeben, von Dr. Gustav Volkmar, 1867.*

² On *Barabban*, suivant la leçon adoptée par notre auteur.

qui estimait avoir à se plaindre de lui, il fut rappelé et exilé en Gaule.

Pendant le temps où les cinq gouverneurs que nous avons nommés administrèrent la Judée et la Samarie, les descendants d'Hérode régnaient encore sur certaines portions de la Terre sainte qui leur avaient été adjudgées par Auguste. Salomé, sœur d'Hérode, régissait quelques petits districts qu'à sa mort, arrivée déjà vers l'an 10, elle légua à l'impératrice Livie, et qui passèrent alors sans doute sous l'autorité immédiate du gouverneur. — Philippe obtint, avec le titre de tétrarque, la partie nord-est de la Palestine. Il eut un règne prospère de trente-sept ans et fut le père de son peuple. Aussi ses qualités donnèrent-elles une force nouvelle au parti des Hérodiens qui désirait le retour de la famille d'Hérode sur le trône, afin de mieux sauvegarder l'indépendance politique et religieuse de la nation, mais non sans flatter en même temps les Romains et sans s'accommoder trop aisément à certaines pratiques païennes. — Antipas, enfin, que les évangiles et Josèphe appellent Hérode, comme son père, régnait également avec le titre de tétrarque, en Galilée et en Pérée. C'est lui qui fit rebâtir avec luxe la ville de Sepphoris au nord-ouest du Tabor, et qui construisit, en l'honneur de Tibère, Tibériade au bord du lac de Génézareth. C'était un prince voluptueux, timide et fourbe que Jésus put caractériser à bon droit comme un « renard » (Luc XIII, 22). C'est lui qui épousa Herodias, femme de son frère Philippe, après avoir répudié la fille du roi arabe Arétas avec lequel il eut à soutenir à la suite de cet affront une longue guerre. Comme Philippe, il mourut sans enfants, après avoir régné quarante-trois ans, et son royaume ainsi que celui de son frère ne tarda pas à passer dans les mains des Romains.

Quant au peuple juif lui-même, nous devons distinguer les Juifs dispersés dans les pays païens, en particulier dans l'empire romain, de ceux qui vivaient dans la Terre sainte. Les premiers jouirent sous le règne d'Auguste et pendant les premières années de celui de Tibère de la protection des empereurs ; pendant cette époque de paix et de prospérité, leur religion fut prêchée et se fit connaître partout ; mais déjà sous Tibère la défiance qu'excitaient les Juifs de Rome et les menées de quelques-uns d'entre eux firent prononcer contre eux un décret d'expulsion qui leur interdisait le séjour d'Italie. — Beaucoup de Juifs vivaient aussi en Orient et en particulier dans le royaume des Parthes, où ils formaient à eux seuls presque toute la population de certaines villes et de certaines con-

trées. Chose digne de remarque, la culture des Juifs d'Orient et celle des Juifs d'Occident étaient loin d'être les mêmes : ceux-là, plus conservateurs, étaient fortement attachés aux anciens usages, ceux-ci avaient quelque chose de beaucoup plus libre. Mais tous se réunissaient autour d'un centre commun, le temple de Jérusalem.

La condition des Juifs de Palestine était devenue, en revanche, toujours plus malheureuse. Courbés sous la domination étrangère, irrités de sentir peser sur eux ce joug, ils ne trouvaient quelque compensation à leurs misères que dans leurs espérances messianiques et dans les efforts, couronnés en définitive d'assez peu de succès, qu'ils faisaient pour convertir les païens au Judaïsme. C'est à cette époque que, sous l'influence des nombreux éléments de dissolution et de démoralisation qui existaient partout, jointe à la crainte des mauvais esprits, éclata dans toute sa violence la redoutable épidémie des possessions, un des symptômes les plus frappants des malheurs des temps. — Nous connaissons peu la situation du peuple dans les diverses parties du pays en dehors de la capitale. A Jérusalem les docteurs de la Loi et les chefs de la nation possédaient une grande puissance et se distinguaient par un orgueil tout aussi grand ; le peuple lui-même était attaché aux institutions théocratiques, plus encore, il est vrai, parce qu'elles le faisaient vivre que par un sentiment de véritable piété. Il y avait en général assez peu de bienveillance dans les rapports du peuple avec ses chefs qui le traitaient avec hauteur et même avec mépris : le seul point sur lequel ils fussent unis, c'était leur respect commun pour les livres sacrés et pour les anciennes traditions. Avec tout cela, cependant, bien des cœurs étaient demeurés attachés à la vérité et attendaient l'espérance d'Israël : preuve en soit le vieillard Siméon.

Néanmoins la nation juive était condamnée à périr et les biens dont elle était dépositaire ne pouvaient manquer d'être perdus, à moins d'une profonde transformation. Il fallait, pour les sauver, l'intervention d'un nouveau principe de vie ; il fallait qu'un esprit nouveau vînt se joindre à l'esprit ancien pour amener l'accomplissement. Au reste cette transformation avait été préparée déjà de longue date. Elle l'avait été d'abord par le caractère même de la religion juive. Celle-ci en effet tendait à une forme plus parfaite que celle qu'elle avait pu atteindre jusqu'alors, parce que la vraie religion n'avait encore été réalisée en plein dans la personne d'aucun homme. Cette aspiration que nous pouvons poursuivre à

travers les trois grandes époques de l'histoire du peuple juif se manifeste surtout chez les prophètes. Déjà les prophètes de la seconde époque¹ avaient cherché à améliorer la théocratie, mais ceux qui vinrent plus tard comprirent que ce n'était pas encore là le règne de Dieu dans toute sa vérité et ils en attendirent l'accomplissement dans l'avenir. Ces espérances, il est vrai, avaient fini par disparaître chez plusieurs parce qu'elles tardaient à se réaliser, et elles étaient mal comprises par d'autres, surtout sous l'influence de la tendance alors régnante dont Judas le Gaulonite fut l'un des représentants et qui ne voyait l'accomplissement des promesses antiques que dans un retour pur et simple aux anciennes formes de la théocratie et dans une lutte violente contre les nations païennes. Néanmoins elles existaient : seulement il fallait que l'on en vînt à comprendre que tout ce qui, dans les anciennes institutions, n'avait qu'une valeur temporaire, devait périr pour que ce qui en elles était éternel prît une nouvelle vie.

La transformation qui était imminente avait été préparée en second lieu par le développement toujours plus complet des espérances messianiques. Les prophètes, en effet, n'avaient pas seulement annoncé que l'accomplissement viendrait, mais encore comment il aurait lieu. Déjà Joël avait parlé d'une époque où tous seraient animés de l'Esprit de Dieu, à la condition d'une sérieuse repentance et d'une conversion véritable. Mais pour amener ces temps nouveaux, il fallait une autre puissance que celles qui existaient alors au milieu du peuple, il fallait un nouveau David : c'est Esaïe qui a surtout développé cette pensée, à laquelle se rattachent dès ce moment toutes les espérances d'Israël. Cependant la royauté davidique disparut depuis l'exil, mais la foi du peuple ne disparut pas avec elle : nous en avons la preuve dans l'idée qui devint régnante dès lors que les symboles sacrés de la théocratie avaient été retirés dans le ciel. Ainsi l'on en vint à envisager la nouvelle Jérusalem, le Temple, l'Arche de l'alliance, le Messie lui-même comme existant dans les lieux célestes, invisibles aux regards humains, jusqu'au moment où ils devraient apparaître. Et, en effet, pour qu'au milieu de la décadence du peuple un Messie pût paraître, il fallait un déploiement nouveau des forces divines. Ainsi l'idée messianique se transforme et s'élève ; elle se revêt, si l'on peut ainsi dire, de l'éclat de la gloire divine. On se représente

¹ L'époque des Rois.

maintenant le Messie comme ayant existé de toute éternité dans le ciel, d'où il a conduit son peuple et d'où il descendra pour anéantir le colosse du paganisme. C'est ce que nous trouvons dans Daniel, dans le livre d'Hénoch et encore dans l'Assomption de Moïse. L'idée dominante dans ces écrits est celle du jugement que Dieu donne au Messie le pouvoir d'exercer sur tous les peuples, pour établir le règne éternel des Saints. Le Messie apparaît comme un *fils d'homme*, comme un membre du peuple de Dieu et comme celui qui doit glorifier l'humanité. Mais le nom qui répond le mieux à sa dignité est celui de *fils de Dieu*, un nom qui, dans une occasion solennelle, avait été donné déjà au roi d'Israël (2 Sam. VII. cf. Ps. II), mais dans un sens tout spécial. Comme être céleste, il est l'esprit le plus élevé, qui vit éternellement avec Dieu et partage sa puissance et sa gloire, et qui est en même temps le type et l'idéal de l'humanité. Mais à ce compte, il doit être une puissance divine, participant de l'être de Dieu et inséparable de lui : c'est là cette *Parole de Dieu* (ou *Sagesse*) qui, dans les prophètes, dans plusieurs autres endroits de l'Ancien Testament et déjà dans le récit de la création, se présente comme la puissance créatrice, expression de la pensée de Dieu. Nous pouvons suivre dans l'Ancien Testament le développement de cette conception qui, une fois identifiée avec l'idée du Messie céleste, devient la plus haute expression de celle-ci¹, et cela en dehors de toute influence de la philosophie alexandrine. — Seul, un Messie céleste pouvait accomplir l'œuvre messianique, guérir les misères du temps, élever la vraie religion au-dessus des limites étroites de la théocratie tout en vivifiant ce que celle-ci renfermait d'excellent, et renverser la puissance du paganisme.

Enfin, la grande transformation dont nous avons indiqué la nécessité était préparée encore par une troisième circonstance. Plus les espérances messianiques paraissaient difficiles à réaliser, plus on sentait le besoin que quelqu'un vînt qui en fit comprendre le vrai sens et qui en rendît possible l'accomplissement. De là l'attente d'un prophète qui préparerait le chemin du Messie, attente exprimée déjà dans le Deutéronome (XVIII), puis dans Ezéchiel (XXXIII) et en particulier dans Esaïe XL à LXVI, ou l'espoir qu'un des anciens prophètes reviendrait pour disposer toutes choses et préparer les cœurs afin que le Messie à son avènement n'eût pas seu-

¹ V. le Livre d'Hénoch, écrit environ deux siècles avant J.-C.

lement à juger et à punir ; ainsi dans Malachie. Cette idée ne se retrouve plus dans Daniel et dans le livre d'Hénoch, où le Messie apparaît de nouveau au premier plan, mais elle persista néanmoins et elle acquit d'autant plus de consistance que l'avènement du Messie lui-même paraissait devoir être plus difficile au milieu de la décadence d'Israël.

Le temps était venu où les antiques espérances devaient s'accomplir, à moins qu'elles ne dussent périr pour jamais, et il fallait qu'elles se réalisassent d'abord au sein d'une nation, afin que le salut pût être porté de là à toutes les autres. Mais, au milieu de cette nation elle-même, où est-ce que le germe fécond duquel devait sortir une ère nouvelle pouvait trouver un sol favorable à son développement ? Ce n'était pas chez les chefs ni au sein des partis dominants : car là les espérances messianiques étaient ou abandonnées ou mal comprises. Mais à côté des chefs il y avait le peuple au milieu duquel s'étaient conservées, souvent même dans les familles les plus humbles, une foi plus vraie et une intelligence plus véritable des choses célestes. C'est là que se préparait le berceau de celui qui devait venir.

II. JÉSUS-CHRIST.

Les sources auxquelles nous pouvons puiser pour connaître l'histoire du Christ se réduisent à un petit nombre. Jésus, en effet, vécut dans la retraite et il fut mis à mort au moment où son œuvre aurait pu commencer à être connue au loin. Les auteurs païens ne nous disent de lui que fort peu de chose. Tacite et Pline le jeune font seuls quelques allusions à Jésus-Christ. Le témoignage de Mara, fils de Sérapion¹, qui parle, en l'an 74, de Christ comme du « sage roi des Juifs, » est plus digne de remarque, mais peut-être l'auteur était-il déjà lui-même un chrétien. Plus tard nous ne trouvons plus dans les appréciations des écrivains profanes qu'un mélange d'ignorance et de haine qui leur ôte toute valeur. — Les auteurs juifs ne nous fournissent presque rien de plus. On devrait s'attendre à trouver des indications précieuses dans Josèphe. Et, en

¹ *Lettre de Mara, fils de Sérapion, à son fils Sérapion.* Mara vivait à la cour du roi de Comagéné Antiochus, et fut emprisonné par les Romains en même temps que son maître. C'est de sa prison qu'il écrivit la lettre à son fils. Cf. Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, VII, p. 27-29. 2^{me} édit.

effet, il parle de Jésus-Christ dans deux passages de son *Archéologie* ; mais on a soupçonné ces passages d'être une interpolation postérieure. Or il est probable qu'ils ont été retravaillés plus tard au point de vue du christianisme ; mais le fond en est sans doute de Josèphe, car il serait tout à fait invraisemblable qu'il eût passé entièrement sous silence la vie et l'œuvre de Jésus-Christ. Il considérât apparemment Jésus-Christ, de même que les Juifs de son temps, comme un faux prophète ; cependant nous le voyons regretter la mort de Jacques. Passé cette époque, la haine des Juifs contre le christianisme ne donne plus naissance qu'à des légendes odieuses qui n'ont aucune importance historique.

Les sources d'origine chrétienne reviennent toutes à nos quatre évangiles. Le travail littéraire qui a produit les évangiles a commencé de très-bonne heure et a duré longtemps ; nous pouvons y distinguer deux grands courants dont nous retrouvons l'un dans les synoptiques, l'autre dans l'évangile de Jean qui est bien certainement l'ouvrage de l'apôtre de ce nom, et qui complète et fait comprendre les synoptiques tout en les dépassant, quoiqu'il porte à un bien plus haut degré qu'eux l'empreinte de l'individualité de son auteur. Tout esprit exempt de préjugés doit reconnaître la simplicité et l'amour de la vérité qui distinguent l'histoire évangélique. Sans doute ces récits présentent plutôt encore l'impression produite par l'apparition de Christ qu'ils ne sont l'œuvre de la réflexion historique, et notre tâche sera de déterminer quelle est la signification objective de la personne qu'ils dépeignent et des faits qu'ils racontent. Mais toute l'histoire subséquente rend témoignage, de la manière la plus éclatante, à la vérité du tableau que les évangiles nous tracent du Christ et de son œuvre.

La chronologie de l'histoire évangélique ne laisse pas que d'être assez difficile à établir, parce que les évangélistes n'ont pas songé à donner des dates précises. Cependant, Jean fournit des indications précieuses pour servir à déterminer les principales époques de l'histoire de Jésus-Christ lui-même, et Luc cherche à mettre celle-ci en rapport avec les événements de l'histoire générale. Ce dernier renferme surtout deux données importantes : il raconte que Jean-Baptiste commença à prêcher, la quinzième année du règne de Tibère (c'est-à-dire l'an 28 de notre ère, et l'an 781 de Rome), et que Jésus commença son ministère, probablement vers la même époque, à l'âge d'environ trente ans. Nous admettons, d'après les données de Jean, que le ministère de

Jésus-Christ a duré de trois à quatre ans. Quant à la date de sa mort, les évangélistes ne nous disent rien, si ce n'est qu'il est mort un vendredi, et que le soir de ce jour-là on célébrait la Pâque (Ev. de Jean). D'après les indications qui précèdent, Jésus mourut l'an 33; or, cette année-là, la Pâque devait tomber précisément sur un vendredi. Ainsi le ministère de Jean-Baptiste et celui de Jésus trouvent leur place entre les années 28 et 33. Les renseignements que fournit l'histoire profane, de même qu'un mot de l'évangile de Jean, confirment tout à fait ce résultat. D'après Jean II, 20, qui rapporte une parole adressée par les Juifs à Jésus, il y avait, au moment où ils parlaient, au moins quarante-six ans entiers qu'on travaillait à la construction du Temple; or nous savons que cet ouvrage fut commencé en effet l'an 20 avant J.-C. Reste à déterminer l'année de la naissance de Christ. Hérode, sous le gouvernement duquel il naquit, mourut l'an 750 de Rome; la date de la naissance de Jésus doit donc être antérieure à cette année-là. Le recensement dont parle l'évangile de Luc est sans doute celui qu'Auguste prescrivit pour tout l'empire romain, en 746, et que très-probablement Hérode, pour lui plaire, fit faire aussi dans son royaume, quoiqu'il n'y fût pas strictement obligé. Nous arriverions ainsi à l'an de Rome 746, comme étant l'année de la naissance de Christ. Cela ne contredit point Luc III, 23, car ce passage, qui dit que Jésus à son baptême était âgé *d'environ* trente ans, permet fort bien d'admettre qu'il avait alors trente et quelques années.

Quant au portrait de Jésus, nous ne possédons rien de certain. Toutes les données que nous avons sont purement légendaires.

Nous pouvons diviser l'histoire de Jésus en trois portions: 1^o La préparation de l'œuvre messianique; 2^o le ministère du Messie; 3^o sa mort et sa glorification.

I. LA PRÉPARATION.

Nous avons ici à considérer surtout l'œuvre du précurseur de Jésus-Christ. Jean-Baptiste nous est peu connu: il ne l'est que par quelques traits que rapportent les évangiles et par un mot de Josèphe. Nous devons d'autant plus regretter cette absence de renseignements qu'il fut sans contredit un des héros d'Israël. — Dans les documents évangéliques les plus anciens il est appelé seulement *le Baptiste*, mais Luc nous a conservé quelques autres indications dignes de foi; nous savons en particulier par lui que Jean était de

race sacerdotale. La grande pensée qui inspira toute son œuvre, ce fut l'espérance messianique, jointe à une profonde intelligence des conditions nécessaires pour qu'elle pût se réaliser; il y a sous ce rapport une opposition complète entre lui et les Zélotes. « Le Messie va venir, et il faut se préparer à sa venue en abandonnant le péché; il va venir comme juge, mais aussi pour établir le règne de la vraie religion et recevoir dans le royaume de Dieu, non pas, il est vrai, tout Israël comme tel, mais bien ceux qui se seront réellement préparés à son avènement. » Telle est, en résumé, la prédication de Jean-Baptiste. Ces pensées avaient déjà été exprimées par de plus anciens prophètes, en particulier par l'auteur de Es. XL à LXVI, auquel il se rattache étroitement mais en le dépassant. A l'époque où Jean parut régnait l'attente de la venue d'un prophète tel qu'Élie, qui préparerait la voie au Messie. Jean reconnut dans cette attente un appel que Dieu adressait à son peuple et à lui-même, et c'est ainsi qu'il devint, quoique dans un sens différent déjà de ceux qui l'avaient précédé, un prophète en Israël. — Lorsqu'il s'agit pour Jean de commencer son œuvre, il se retira à l'exemple d'Élie dans le désert, protestant ainsi contre les fausses tendances de son temps: là il vivait dans une austère simplicité, comme pour mener deuil sur les misères de son peuple et solliciter en sa faveur la miséricorde divine; et il rassemblait autour de lui des disciples auxquels il apprenait à jeûner et à prier comme il le faisait lui-même. Mais il fallait encore un signe qui exprimât, d'une manière frappante et accessible à tous, ce qui faisait le fond de sa prédication: pour cela il choisit le baptême que devait précéder une confession des péchés de la part de celui qui était baptisé. C'était le symbole le plus naturel de la régénération, et celui qui devait produire l'impression la plus vive. Cependant, quelque simple et naturel que fût ce signe, c'était quelque chose de tout nouveau en Israël: il fut vraiment, si l'on peut ainsi dire, une création de Jean-Baptiste.

Il y eut d'abord une grande affluence autour de Jean: mais, en voyant le sérieux de ses exigences, plusieurs s'éloignèrent, entre autres les Pharisiens et les Sadducéens; néanmoins le Sanhédrin ne trouva aucune raison pour le poursuivre et ne put empêcher son influence d'aller croissant. Le résultat essentiel de l'œuvre de Jean-Baptiste fut celui auquel, à vues humaines, on s'attendait le moins sans doute: il fit réellement connaître le Messie et le présenta à son peuple. Sa tâche devait être en effet de le discerner

sans se tromper et sans hésiter, et il n'est pas douteux qu'il ne fût tout disposé à saluer comme tel celui que, parmi ceux qui venaient à lui, il reconnaîtrait pour être sans péché. C'est ce qu'il rencontra en la personne de Jésus de Nazareth. D'autre part, il est certain que Jean ne connaissait point Jésus auparavant.

Or qui était ce Jésus, et d'où venait-il ? Les plus anciens documents évangéliques n'en disent rien et ne vont pas au delà de l'époque de son baptême. Ce n'est, en effet, qu'à partir de ce moment que la vie de Jésus devient importante pour l'histoire. Cependant il n'est point inutile de chercher à remonter plus haut. Or voici, d'après les quelques traits qui nous ont été conservés, ce que nous pouvons établir avec quelque certitude. Jésus, le fils de Joseph, paraissait destiné à suivre l'état de son père ; mais probablement Joseph mourut de bonne heure ; c'est ce qui explique sa disparition de l'histoire évangélique et ce nom de *fils de Marie* donné à Jésus (Marc VI. 3. Cf. Matth. XIII, 55). Après sa mort, sa famille vint s'établir de Nazareth à Cana d'abord (Cf. Jean II, 1. 11 ; IV, 46), puis à Capernaüm (Jean II, 12). Parmi les parents de Jésus nous connaissons Salomé, femme de Zébédée, qui était probablement une sœur de sa mère : celle-ci était également en relations de parenté avec la mère de Jean-Baptiste. Il est en outre probable que les traditions relatives à la naissance de Jésus à Bethléem, au meurtre des petits enfants ordonné par Hérode, à l'arrivée des Mages, reposent sur des faits réels. Il en est de même de ce que les évangiles rapportent de la descendance davidique de Jésus ; seulement l'incertitude qui régnait sur la série exacte des générations a produit deux généalogies différentes. Quant à Marie, elle était vraisemblablement de la tribu de Lévi et, par conséquent, de race sacerdotale ; c'est ce que semble prouver entre autres le fait mentionné expressément dans l'évangile de Jean, que la tunique de Jésus était sans couture ; or le droit d'en porter une pareille était, paraît-il, un privilège réservé à celui dont la mère appartenait à une famille sacerdotale. — Quelques historiques que soient la plupart des faits rapportés dans les deux récits que nous possédons dans Matthieu et dans Luc sur l'enfance de Jésus, il y a cependant entre ces récits des différences qu'il faut reconnaître et qui paraissent devoir faire donner la préférence à celui de Matthieu. — Depuis ce moment jusqu'au commencement du ministère public de Jésus, nous ignorons presque entièrement ce que fut sa vie. Nous savons seulement qu'il ne fréquenta point l'école rabbinique, alors célèbre, de Jérusalem, et il nous a été con-

servé un trait isolé qui contribue à éclairer pour nous le mystère de la personne de Christ : c'est ce qui se passa lorsqu'il vint dans le Temple à l'âge de douze ans. Nous voyons là, comme au reste l'histoire de sa naissance était destinée déjà à l'indiquer, que dès le commencement de sa vie il fut ce qu'il devait être plus tard. Or, pour qu'il pût être tout ce qu'il a été réellement, il fallait que dès l'origine il eût été l'objet d'une influence toute spéciale de l'esprit de Dieu. Il y a là un mystère devant lequel nous devons nous incliner. Le divin entre dans les limites d'une existence humaine et l'esprit humain, de son côté, s'unit à lui tellement qu'il en est transformé, et que ce qui était dans la nature humaine faible et périssable devient puissant et immortel. Or ce qui a eu lieu pour Jésus doit se reproduire dans le monde entier par l'avènement du christianisme, mais il fallait que la vraie religion se réalisât d'abord dans un homme avant de trouver sa réalisation dans l'humanité.

Jean-Baptiste, nous l'avons vu, devait reconnaître le Messie dans celui en qui il trouverait un être vraiment exempt de péché : c'était dans l'esprit de sa vocation comme prédicateur de la repentance. Or, quand il s'entretint avec Jésus qui était venu à lui, obéissant à ce qui était un devoir pour tout Israélite pieux, il trouva en lui en effet ce que son cœur attendait et il put le présenter à ses disciples comme « l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde. » Cette image symbolisait pour Jean à la fois la douceur et la sympathie de celui qui se charge des péchés de ses frères. Jésus, au moment où il fut baptisé, dut apparaître au précurseur dans toute sa grandeur, et pour Jésus lui-même cette heure eut une importance décisive. Ce ne fut pas, il est vrai, celle de la naissance à une vie nouvelle, puisqu'il n'avait pas de péché, mais ce fut celle où s'éveilla sa vocation de Messie. C'est l'heure de la naissance du christianisme. Aussi est-ce un sentiment parfaitement juste de l'importance et de la haute signification de ce moment qui s'exprime dans le récit des évangiles lorsque ceux-ci racontent que le Saint-Esprit descendit alors sur lui sous une forme sensible et qu'une voix céleste le proclama comme le Fils de Dieu.

Quoique le regard prophétique de Jean-Baptiste eût reconnu en Jésus le Messie, le vrai roi d'Israël, il ne comprenait pas encore pleinement et comme Jésus lui-même l'avait compris, ce que devait être cette royauté. Aussi ne pouvaient-ils manquer de se séparer bientôt l'un de l'autre pour suivre, chacun, une voie différente. On peut dire que le christianisme n'existerait pas sans Jean-

Baptiste dont l'œuvre demeurera toujours comme étant le fondement de celle de Christ et auquel Jésus a même emprunté la cérémonie caractéristique qu'il avait instituée. Cependant l'œuvre de Christ va incomparablement plus haut et plus loin que celle de son devancier. Celui-ci vécut assez pour la voir se développer et pour s'en réjouir, mais assez aussi pour se tromper à son égard et laisser le doute s'élever dans son cœur. Toutefois ses jours étaient comptés. Les grands le craignaient à cause de l'influence qu'il exerçait et de l'austérité de sa parole. Ayant blâmé le mariage d'Hérode Antipas avec Hérodiad, femme du tétrarque Philippe, il fut saisi, sans doute une fois qu'il s'était rendu dans un des districts soumis à la juridiction de ce prince, et fut retenu pendant assez longtemps en captivité dans la forteresse de Machéronte jusqu'à ce que la fille d'Hérodiad arrachât au roi l'ordre de le faire périr.

2. LE MINISTÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

La grande pensée qui a présidé à toute l'œuvre de Jésus a été le dessein d'établir le règne de Dieu dans sa plénitude et dans sa perfection. Or, pour lui, le règne de Dieu, d'une part, est déjà présent (Marc 1, 15), il est présent en tant qu'il est parfaitement réalisé dans sa personne; d'autre part, il doit arriver plus tard seulement à son entier accomplissement, mais par le déploiement des puissances qu'il porte déjà en lui-même. Jésus est le dernier terme de toute l'histoire qui l'a précédé; en lui la vraie religion telle qu'elle était connue à Israël a trouvé, si nous pouvons ainsi dire, son plein épanouissement; mais il sait en même temps qu'il est appelé de Dieu à être le fondateur d'une économie nouvelle. C'est ici le mystère de l'œuvre de Jésus-Christ, un mystère que la Bible exprime en lui donnant les noms de Fils de Dieu ou *υἱος*. Cependant il ne faut pas séparer la personne et l'œuvre du Christ de l'ensemble de l'histoire. Le Messie a paru « quand les temps ont été accomplis, » et il ne pouvait naître qu'au milieu du peuple d'Israël, dans lequel existaient déjà ces deux forces — l'une tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir — que nous trouvons réunies en sa personne. Malgré cela, la grandeur de Christ échappe à notre mesure; pour la comprendre entièrement il faudrait connaître les secrets de Dieu. Nul n'a occupé dans l'histoire du monde une position semblable, et en même temps il a pleinement ré-

pondu aux exigences que cette position lui imposait : il en a accepté tout le poids en se chargeant des misères de son peuple et en se mettant au service de tous. Le dévouement est le caractère fondamental de l'œuvre de Christ.

Quant à cette œuvre elle-même, elle comprenait deux parties : Jésus devait parler et agir. Il a annoncé l'Évangile, tel a été jusqu'à la fin le but de toutes ses paroles ; mais il ne parlait point comme les scribes et les docteurs de la loi. Exempt de subtilité et de fausse science, son enseignement était toujours simple et approprié aux besoins de ses auditeurs ; il se distinguait entre autres par un admirable emploi de l'Écriture sainte, sans tomber jamais dans les explications allégoriques qu'on affectionnait alors. En même temps Jésus a agi. Comme roi il devait accomplir des actes de puissance ; or, le premier et le principal de ces actes devait être la guérison des suites du péché, des maladies de toute sorte que rendait plus triste encore la croyance à la puissance des démons, cette croyance qui avait donné naissance au mal redoutable que nous connaissons sous le nom de possession. Mais, en guérissant les corps, Jésus voulait surtout amener les âmes au royaume de Dieu. — Il faut distinguer de ces miracles journaliers certaines œuvres plus grandes et plus rares, telles que les résurrections, la multiplication des pains, qui marquent en quelque sorte les points culminants de l'activité de Jésus et de sa puissance. Nous n'avons aucun droit de contester la possibilité de ces faits, mais il faut reconnaître l'influence de la foi dans la manière dont les évangélistes les ont compris et rapportés. — Si l'on nous demande pourquoi Jésus a fait ses miracles, nous devons répondre qu'il n'en a fait aucun dans le but de montrer sa puissance ni même de faire croire à sa parole : ce sont des œuvres d'amour, dictées par la compassion. Cependant ces œuvres devaient nécessairement attirer l'attention sur ce qu'il y avait en lui de merveilleusement grand. Voilà pourquoi les premiers évangiles nous en ont spécialement conservé le souvenir et pourquoi Jean déclare inexcusables ceux qui, après en avoir été les témoins, refusent de croire en lui. En général, nous pouvons dire que Jésus n'agissait et ne parlait point pour se faire reconnaître par les hommes comme le Messie. Aussi avait-il choisi pour se désigner lui-même un nom dont une oreille attentive pouvait comprendre sans doute la signification messianique, mais qui voilait sa grandeur en relevant la parfaite réalité de son humanité, celui de *Fils de l'homme*, emprunté évidemment à Daniel VII. De la part de ses disciples il ne se faisait appeler que

maître. C'est sous cette humble apparence qu'il a fondé le plus vaste royaume qui fut jamais, et, si même quelquefois il dut montrer d'une manière éclatante sa puissance et sa sévérité comme Messie, sa grandeur fut toujours avant tout celle de l'amour et du dévouement.

L'œuvre de Jésus-Christ, quoique restreinte matériellement à un espace bien étroit et à une durée bien courte, n'en a pas moins embrassé tous les temps. Tout en étant le premier citoyen du royaume des cieux, il sait qu'il en est le fondement éternel et comme la conscience vivante. Nul mieux que lui n'a su reconnaître ce qu'il y a de vrai dans le passé et le renouveler. Il est vrai que, au moment de sa venue, il s'est tenu renfermé dans les limites étroites du peuple juif; mais c'est aussi au milieu de ce peuple que le sol était préparé pour que le royaume de Dieu pût prendre naissance. C'est de là que la vraie religion devait se répandre sur toute la terre. Pour l'avenir, enfin, il contemple d'avance avec une joyeuse certitude la victoire définitive du royaume de Dieu et l'accomplissement de ce qu'ont promis les anciens prophètes, mais en laissant à la sagesse de Dieu d'en déterminer le moment et en se contentant pour lui-même d'accomplir chaque jour avec fidélité la volonté divine. Vivant ainsi, il devait s'attendre à rencontrer la souffrance : Jean Baptiste ne l'avait-il pas désigné d'ailleurs, dès les premiers jours de son ministère, comme celui qui portait les péchés du peuple ? Dès cette heure-là, la pensée du sacrifice dut être présente à son esprit, mais jamais cette pensée ne l'empêcha de s'acquitter avec joie de sa tâche.

Nous distinguons dans le ministère de Jésus-Christ trois époques.

1^{re} époque. Jusqu'à l'emprisonnement de Jean-Baptiste.

C'est surtout à l'évangéliste Jean que nous devons de connaître les premiers commencements de l'œuvre messianique de Jésus et les principaux événements de sa vie jusqu'à son second retour en Galilée. Il y a un charme tout particulier dans le spectacle de ce développement de la puissance de Jésus, dans lequel nous voyons concourir d'une manière admirable les influences extérieures qui l'appellent à agir et son propre pouvoir qui tend à l'accomplissement de son œuvre. Cette époque ne dura pas plus d'une année.

La vraie puissance n'aime pas à se produire elle-même ; elle at-

tend d'y être sollicitée. Cette sollicitation ne manqua pas à Jésus. Elle se trouva dans l'arrivée de deux disciples qui vinrent à lui peu après son baptême et auxquels Jean-Baptiste l'avait désigné comme le maître qu'ils devaient suivre. L'un des deux était André, l'autre, qui n'est pas nommé, était sans doute Jean lui-même. Peu de temps après vint Simon, en qui Jésus reconnut dès l'abord le caractère ferme et décidé auquel il fit allusion en lui donnant le surnom de Pierre. Lorsqu'il retourna en Galilée, ces trois disciples l'accompagnèrent; c'est alors que Philippe se joignit à eux. Puis ils se rendirent à Cana où ils trouvèrent Nathanaël, le même, selon toute apparence, que celui que les autres évangélistes appellent Barthélemy. Ceux-ci parlent également de quatre disciples qui s'attachèrent en premier lieu à Jésus, savoir Jacques et Jean, Pierre et André. Quant à l'appel que, d'après leur récit, Jésus leur adressa au moment de la pêche miraculeuse, il eut lieu sans doute plus tard, au moment où ils se joignirent définitivement à lui.

En même temps il commença à agir. Sa première œuvre fut le changement de l'eau en vin aux noces de Cana. Là sa puissance messianique avait été éveillée, si l'on peut ainsi parler, par l'appel de sa mère. Un tel miracle sied bien au commencement du ministère de Jésus : c'est un don de joyeux avènement du roi messianique. Il ne faut pas au reste vouloir demander comment il a pu avoir lieu ; c'est là une question à laquelle nous ne pouvons répondre. Remarquons toutefois que la foi était nécessaire pour qu'il s'accomplît : c'est la foi de Marie qui l'a rendu possible.

Peu de temps après cet événement, Jésus, avec sa mère, ses frères et ses disciples, quitta Cana pour s'établir à Capernaüm où vivaient André et Pierre, qui demeuraient sans doute chez la belle-mère de celui-ci. Cette ville fut, avec les villes voisines de Betsaïda et de Corazin, le premier théâtre de l'activité messianique de Jésus-Christ, mais il ne tarda pas à y faire de pénibles expériences, si nous en jugeons par les paroles sévères qu'il dut prononcer plus tard contre les habitants de ces lieux (Math. XI, 20-24 : Luc X, 13-15).

Cependant Jésus devait se manifester ailleurs encore et sur un théâtre plus important : il devait se faire connaître dans la capitale du pays, à Jérusalem. L'incrédulité des Galiléens et la circonstance que la fête de Pâques était proche le déterminèrent à s'y rendre. Là, son premier acte comme Messie fut la purification du temple profané par les vendeurs et les changeurs. Sans doute il y avait de plus graves désordres encore à faire cesser, mais il commençait

par condamner les petits abus pour remonter ensuite plus haut. Aussi est-ce à bon droit que Jean a placé dans son récit cet événement au commencement du ministère de Christ. Si les autres évangélistes l'ont mis à la fin, cela vient uniquement de ce qu'ils ont groupé, comme si elles s'étaient passées à la même époque, toutes les œuvres accomplies par Jésus à Jérusalem. — Jésus s'était appuyé, pour légitimer cet acte, sur des passages bibliques. Aussi les chefs du peuple ne purent-ils lui reprocher ce qu'il avait fait, mais ils lui demandèrent de quel droit lui précisément avait agi de la sorte et le sommèrent de leur donner un signe qui établît ce droit. Jésus répondit à ces exigences en portant plus haut la question : « Abattez ce temple, » leur dit-il, « et je le relèverai dans trois jours. » C'était leur dire : « Votre religion, dont ce temple est le symbole, n'est plus la vraie religion ; mais il y a ici celui qui, lors même qu'elle doit disparaître, peut la renouveler et la faire vivre d'une vie nouvelle. Vous me demandez un signe qui prouve que j'ai le droit d'agir à l'égard du temple comme je l'ai fait, c'est là le signe le plus grand que je puisse vous donner. » Cette parole ouvrait ainsi déjà devant les yeux des interlocuteurs de Jésus les perspectives glorieuses de l'avenir. Mais, énigmatique comme elle l'était, elle fut mal comprise et interprétée de bien des manières : aussi voyons-nous qu'on s'en servit plus tard pour accuser Jésus et même Étienne. Au reste cette prophétie s'accomplit encore en un autre sens dans la personne de Jésus. Lui-même succomba, le temple de son corps fut renversé avant celui de Jérusalem et par la faute des mêmes hommes qui devaient amener la ruine du peuple juif, mais il devait se relever au bout de trois jours. C'est ce qui a particulièrement frappé l'évangéliste.

Plusieurs crurent à Jérusalem, quoiqu'ils se tinssent sur la réserve et n'osassent pas manifester ouvertement leurs sentiments. Mais Jésus ne se fiait pas à eux parce qu'il les connaissait et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage comme à un homme¹. Un des principaux toutefois, vraiment désireux de le connaître et d'avoir part au royaume messianique, se donna véritable-

¹ C. à. d. que, s'il acceptait volontiers un témoignage qu'on lui rendait comme au Fils de Dieu, il se souciait peu de l'approbation et des flatteries tout humaines que recherchent les grands de la terre. — C'est ainsi que M. Ewald explique le passage Jean II, 24, que nos versions rendent par : « Il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme (παρα τινος ἀνθρώπου), parce qu'il connaissait par lui-même ce qui était dans l'homme. »

ment à lui, ce fut Nicodème. Quant aux paroles que Jésus prononça à cette occasion, elles sont reproduites librement par Jean qui procède de la sorte toutes les fois qu'il rapporte un discours de quelque étendue. D'ailleurs il les a développées dans un sens tout à fait conforme à l'esprit du maître et nous pouvons dire qu'il s'est borné ici à grouper des sentences prononcées sans doute en diverses circonstances par le Seigneur.

Jésus séjourna assez longtemps en Judée, et ses disciples se mirent à baptiser à l'exemple de Jean-Baptiste, mais au nom de Jésus. C'est alors qu'éclata entre eux et les disciples de Jean, qui voyaient avec peine la foule se détourner de leur maître pour suivre Jésus, cette dispute à laquelle Jean mit fin par les paroles mémorables Jean III, 27-36, paroles dans lesquelles nous retrouvons la couleur et les expressions favorites du style de l'apôtre, mais qui n'en expriment pas moins les sentiments qui animaient le cœur de Jean-Baptiste et qui répondent parfaitement à ce qu'il avait déjà dit précédemment de Jésus.

Cependant le temps avait marché. Jésus était venu à Jérusalem au commencement de l'année, c'est-à-dire à la fête de Pâques, et maintenant il n'y avait plus que quatre mois jusqu'à la moisson de l'année suivante (Jean IV, 35). En même temps sa présence et le baptême administré par ses disciples avaient attiré l'attention des Pharisiens. Pour ne pas exciter leurs soupçons, il se décida à quitter la Judée, en passant par la Samarie où, au début de son ministère, il voulait aussi annoncer la parole du royaume de Dieu. Arrivé vers six heures du soir ¹ auprès de la petite ville samaritaine de Sychar, voisine de Sichem, il y trouva cette femme dont nous parle Jean IV, et qui fut les prémices de son ministère en Samarie. Ce fut un moment de vive joie pour Jésus : dans ces faibles semailles il voyait déjà la promesse de la riche moisson qui attendait ses disciples, et dans la conversion de ces Samaritains à demi païens, l'annonce de celle des Gentils.

A son retour en Galilée, Jésus fut accueilli avec plus de foi que précédemment : son séjour dans la capitale avait en quelque sorte légitimé sa mission aux yeux de ses concitoyens. Son arrivée fut marquée en outre par un miracle que Jean nous raconte avec détails, la guérison du fils d'un capitaine païen, mais attaché au

¹ Jean doit, en effet, avoir compté les heures à la manière des Romains, soit de minuit à midi, et de midi à minuit, et non d'après celle des Juifs qui commencent à 6 heures.

Judaïsme, qui était venu de Capernaüm à Cana pour réclamer son secours. C'est le même fait que celui que nous racontent avec quelques différences les autres évangélistes lorsqu'ils parlent de la guérison du serviteur d'un centenier de Capernaüm ; seulement ils placent cet événement un peu plus tard dans la vie de Jésus, mais aussi à une époque décisive de son histoire comme l'était celle-ci.

Jean-Baptiste venait, en effet, d'être emprisonné, et ce fait marque une date importante dans l'histoire de Jésus-Christ qui dut dès lors redoubler d'énergie et de prudence tout à la fois pour mener à bien son œuvre. Jusqu'alors il avait en quelque manière partagé sa tâche avec le précurseur ; dès ce moment il en était chargé à lui seul. Ainsi s'explique comment il se fait que les synoptiques parlent à peine de l'œuvre de Christ avant cette époque et fassent coïncider le commencement de son ministère public avec l'emprisonnement de Jean-Baptiste. Cette lacune est remplie chez eux par l'histoire de la tentation dont ils placent le théâtre dans le désert en souvenir du temps que Jésus passa près du Jourdain dans le voisinage de Jean. Ce récit présente fort bien, sous une forme symbolique, le caractère de l'œuvre de Jésus pendant cette première année de son ministère : l'époque des essais et des commencements est en réalité une époque féconde en tentations. Outre cela, les synoptiques nous ont conservé un petit nombre de traits relatifs à cette année-là, mais ils les ont placés dans un autre contexte.

2^{me} époque. *Jusqu'à la vocation des Douze et à la mort de Jean-Baptiste.*

C'est l'époque de la fondation du royaume messianique. Jésus tourne maintenant toutes ses forces vers la réalisation complète de son œuvre : c'est pour lui le moment de se montrer et d'agir comme le maître de son royaume. Mais pour cela il devait concentrer d'abord son œuvre dans une sphère étroite d'où elle pourrait ensuite s'étendre au dehors ; c'est pourquoi il la restreignit à la Galilée où il trouvait aussi le meilleur accueil. Les Galiléens, quoique traités avec quelque dédain par les habitants de la capitale, étaient en effet bien préparés à le recevoir. Exposés à de fréquentes invasions païennes, ils s'étaient attachés d'autant plus étroitement à la vraie religion et, quoiqu'ils fussent séparés de la Judée par la

Samarie, ils étaient demeurés affectionnés au sanctuaire national de Jérusalem. La Galilée, si méprisée, allait avoir ses jours de gloire, et ses pêcheurs et ses péagers devaient devenir les hérauts du royaume de Dieu.

Dès ce moment aussi Jésus associa à ses travaux quelques hommes qui devaient vivre désormais avec lui. Ce n'étaient pas encore les Douze, mais c'était déjà une société vivant d'une vie commune, composée sans doute des quatre disciples qui l'avaient suivi déjà précédemment et qu'il appela en ce moment d'une manière solennelle à l'œuvre à laquelle ils devaient se consacrer en leur disant : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Nous trouvons dans l'évangile de Luc à la place de ce simple appel un récit plus développé, celui de la pêche miraculeuse. Ce récit repose sans doute sur le souvenir d'un fait réel; mais il est destiné essentiellement à montrer comment la présence et la bénédiction de Christ sont une source de bienfaits même pour la vie présente et surtout, par l'exemple de Pierre d'abord tremblant puis plein de courage, comment celui qui croit doit passer de la crainte à une confiance joyeuse pour suivre véritablement Jésus. C'est peu de temps après que Jésus appela encore le péager Lévi, fils d'Alphée, qui ne devint cependant pas l'un des Douze, nous ne savons pour quelle cause. Sa famille néanmoins fut représentée dans le cercle des apôtres; Jacques, fils d'Alphée, était vraisemblablement un de ses frères, plus jeune que lui.

Cette époque, que nous avons appelée celle de la fondation du royaume messianique et qui, sous certains rapports, fut pour Jésus la plus fatigante et la plus pénible de sa vie, dura environ un an. Nous ne possédons, relativement à ce temps, qu'un assez petit nombre de données; mais au moins elles sont suffisantes pour nous en faire connaître les traits principaux.

Ainsi, Marc nous donne un exemple des occupations journalières de Jésus dans le récit de la première journée qu'il passa à Capernaüm, lorsqu'il vint s'y établir définitivement (Marc I, 21-45). C'était un jour de sabbat: de bonne heure il se rend dans la synagogue, afin d'enseigner; là se trouve un démoniaque qui ne peut se taire en la présence du Seigneur, et qui s'efforce de l'interrompre. Jésus le guérit. Ainsi l'on pouvait voir déjà que sa seule présence troublait les esprits impurs, et que sa parole devait les mettre en fuite. Après être sorti de la synagogue, il se rend chez Pierre, dont il guérit la belle-mère, malade de la fièvre, et où il prend son repas. Vers le soir, enfin, lorsqu'il s'est retiré dans sa maison, on lui

apporte de toutes parts des malades pour qu'il leur rende la santé. Le lendemain, au point du jour, il quitte la ville et se rend dans la solitude pour prier ; puis il s'en va, accompagné de ses disciples, visiter d'autres lieux. Telle était sa vie de chaque jour. C'est dans une de ces excursions qu'il guérit, en le touchant, un lépreux qui avait pénétré jusque dans la maison où il se trouvait (Marc I, 40 et suiv.).

Il était naturel que pendant cette année, et au milieu de tant de travaux, Jésus ne fit pas le voyage de Jérusalem à toutes les grandes fêtes : ce n'était d'ailleurs pas exigé de l'Israélite qui demeurait à une grande distance du sanctuaire. Il s'y rendit cependant une fois, probablement à la fête des Tabernacles. C'est ce voyage qui nous est raconté Jean V. L'évangéliste n'indique pas, il est vrai, à quelle époque de l'année il eut lieu, et il se contente de parler d'une *fête des Juifs*. Or, cette désignation générale ne peut guère s'appliquer qu'aux deux fêtes les plus solennelles, celle de Pâques et celle des Tabernacles. Mais, à l'époque de la Pâque, Jésus était depuis peu de temps en Galilée, où il avait commencé une œuvre importante, et il est fort peu probable qu'il ait quitté le pays en ce moment. Nous sommes ainsi ramenés à la seconde alternative. — Pendant ce séjour, il se rendit au réservoir de Béthesda, et y guérit un impotent, malade depuis trente-huit ans. Il aurait voulu éviter alors tout éclat ; mais la circonstance que cette guérison avait eu lieu le jour du sabbat excita les murmures du peuple, et Jésus, accusé d'avoir violé la Loi, dut se défendre publiquement. Il le fit en déclarant qu'il n'avait fait qu'imiter son Père, qui ne cesse de faire du bien, et il y rattacha, d'après le récit de Jean, un enseignement détaillé sur ses relations avec le Père. Nous retrouvons ici, comme dans la plupart des discours que renferme cet évangile, le développement de paroles certainement authentiques de Jésus, mais présentées avec le style et le tour de pensée de l'évangéliste.

Jésus, nous l'avons vu, avait cherché à éviter tout éclat, afin de ne pas courir le risque de compromettre le succès de son œuvre. Néanmoins il ne put échapper à l'attention des chefs du peuple qui, déjà en Galilée, avaient commencé à lui témoigner leur mauvais vouloir. Nous en avons un frappant exemple dans quelques récits qui nous ont été conservés, en particulier par saint Marc (Marc II, 1—III, 6). Ainsi, les docteurs de la Loi murmurent quand il annonce au paralytique de Capernaüm le pardon de ses péchés. Ainsi encore on lui reproche de s'être mis à table dans la maison de Lévi avec des péagers et des gens de mauvaise vie, puis

de ne pas jeûner : c'était sans doute peu avant la fête de Pâques, en un moment où l'on jugeait qu'il convenait de se préparer à la fête par le jeûne. Cette dernière accusation provenait à la fois des Pharisiens et des disciples de Jean-Baptiste, plus rigides même que les Pharisiens. Aux disciples de Jean, Jésus montre, en particulier, qu'ils sont des cœurs partagés, puisqu'ils veulent, d'un côté, l'avènement du royaume de Dieu, et que, de l'autre, ils ne veulent pas abandonner les traditions anciennes. On lui reproche enfin de ne point reprendre ses disciples, lorsqu'ils arrachent des épis dans un champ au jour du sabbat ; mais le sabbat, dans sa pensée, n'est pas un joug que Dieu a voulu imposer à l'homme, et Jésus a le droit de suspendre l'application de cette loi, quand elle serait contraire au devoir de la miséricorde et de la charité. Ces accusations diverses portaient, en résumé, sur deux points : on lui en voulait, non pas tant parce qu'il se donnait pour le Messie, que, premièrement, parce qu'il annonçait le pardon aux pécheurs, tandis que, dans la pensée des docteurs de la Loi, le pardon ne pouvait être accordé qu'après la présentation de certains sacrifices, et ensuite parce qu'il agissait librement à l'égard du sabbat, dans l'observation duquel le légalisme judaïque se montrait particulièrement rigoureux. Aussi l'inimitié éclata-t-elle ouvertement quand il guérit en un jour de sabbat l'homme à la main sèche. Dès ce moment, les Pharisiens s'unirent avec les Hérodiens, leurs adversaires, afin de le perdre plus sûrement : ceux-ci, d'ailleurs, avaient seuls assez d'influence en Galilée pour cela. A Jérusalem, nous avons vu qu'il était, vers la même époque, l'objet d'accusations toutes semblables. Ainsi, dans toutes les parties du pays, il commençait à rencontrer de la haine ; aussi pouvait-il déjà prévoir avec certitude sa mort. Il est même très-vraisemblable que, en ce temps, on prononça contre lui, à Jérusalem, l'excommunication mineure qui l'excluait au moins des synagogues de la capitale.

Prévoyant sa mort, Jésus devait songer à assurer la durée de son œuvre et l'établissement du royaume de Dieu. Pour cela, il devait fonder une communauté nouvelle, distincte de l'ancienne qui ne pouvait plus être restaurée, et cependant tirée du sein de celle-ci, qui seule en renfermait les éléments. Cette communauté se composa d'abord de *douze* membres, chiffre symbolique indiquant qu'Israël se retrouvait sous une forme plus excellente dans l'église nouvelle.

C'était à la fin de l'automne, après la fête des Tabernacles que Jésus avait célébrée à Jérusalem. Il était retourné en Galilée ac-

compagné d'une troupe assez nombreuse de gens de la Judée. Il y continua son œuvre; mais il profita de la première occasion pour se retirer dans la solitude, sans doute au milieu des collines situées à l'occident du lac de Génézareth, où il avait coutume de se rendre lorsqu'il voulait être seul. C'est là qu'il appela les Douze. Sans doute plusieurs disciples s'étaient déjà joints librement à lui, et la tradition en a évalué le nombre, probablement avec assez d'exactitude, à soixante et dix. Mais il en fut autrement des Douze. Ceux-ci, Jésus les choisit lui-même afin de leur communiquer son esprit. Son esprit, en effet, devait devenir le leur; son œuvre de charité, être la leur. Pour cela il fallait qu'il les appelât d'assez bonne heure pour qu'il eût le temps de les préparer à leur tâche et de les exercer en les envoyant eux-mêmes prêcher la parole du salut (de là leur nom d'*apôtres* ou *envoyés*). Ce qui importait avant tout dans ce choix, c'étaient les dispositions personnelles de ceux qui étaient appelés. Jésus choisit d'abord ceux qui s'étaient attachés à lui le plus anciennement, puis il jeta les yeux sur les plus dévoués et les plus énergiques parmi ceux qui l'entouraient, sans se laisser guider par leur position extérieure. Il ne les prit guère parmi les hommes instruits de l'époque, car le véritable esprit religieux s'était conservé bien plutôt au milieu du peuple. Plusieurs d'entre eux avaient été des disciples de Jean-Baptiste. L'un d'eux appartenait au parti des Zélotes: c'est au moins ce que semble prouver son nom (Σίμων ὁ κατὰ τὸν ὄνομα). Quelques-uns étaient probablement de la tribu de Lévi qui avait conservé un rang honorable parmi les autres tribus, quoiqu'elle eût perdu alors beaucoup de ses antiques prérogatives, ainsi Jaques et Jean. Plusieurs étaient pauvres, mais non pas tous; ceux que nous venons de nommer, entre autres, appartenaient certainement à une famille aisée. Quelque dignes qu'ils fussent d'être choisis par Jésus, il ne tarda pas à se montrer parmi eux des différences assez profondes; nous en retrouvons l'indice dans l'ordre d'après lequel leurs noms sont indiqués par les évangélistes et qui demeure toujours le même, sauf quelques divergences peu importantes. Nous avons d'abord les quatre disciples des premiers temps, parmi lesquels Pierre occupe la première place et où les fils de Zébédée se distinguaient comme les plus ardents. Puis viennent encore deux groupes de quatre disciples chacun: le premier ayant à sa tête, d'après tous les évangiles, Philippe qui avait aussi suivi Jésus dès le commencement et comprenant en outre Barthélemi, Matthieu et Thomas, le second formé de disciples plus récents en tête desquels est nommé Jaques fils d'Al-

phée et qui compte encore Judas de Karioth, Siméon le Cananite et Lebbée (ou Thaddée). Au lieu de celui-ci l'évangile de Luc parle d'un Jude, fils de Jaques, qui, sans doute, le remplaça déjà pendant la vie de Jésus.

Jésus et ses apôtres résidaient d'ordinaire à Capernaüm d'où ils voyageaient dans la contrée environnante. Chacun d'eux paraît avoir eu plus ou moins son office particulier au sein de la communauté; ainsi nous savons que Judas, par exemple, avait le soin de la bourse. Des femmes pieuses les assistaient de leur argent et de leurs soins; mais la mère et les frères de Jésus étaient restés en dehors de ce cercle. Quant aux Douze, ils avaient déjà en ce moment tout quitté pour suivre Jésus-Christ et se consacrer à l'œuvre à laquelle ils étaient appelés.

3^{me} époque. *Jusqu'au dernier voyage de Jésus à Jérusalem.*

Jésus avait jeté les fondements de son église en appelant les Douze, mais il fallait encore les instruire, sans cesser d'agir sur le monde. C'est ce qui doit faire désormais l'objet de son activité pendant une année et demie environ et ce qui marque le point culminant de son ministère.

C'est ici que viennent se placer les principaux enseignements de Jésus sur le royaume de Dieu et sur l'Église, en particulier le sermon sur la montagne, et de nombreuses paraboles. Le sermon sur la montagne était proprement une instruction adressée aux disciples; mais il est présenté par les évangélistes Mathieu et Luc comme un exemple de tous les enseignements de Jésus-Christ; de là vient qu'ils le placent au commencement de son ministère dont ils ne distinguent pas d'ailleurs les diverses époques aussi nettement que Jean. Les paraboles étaient adressées à tout le peuple auquel elles offraient sous des images frappantes et familières à tous le tableau des progrès et des destinées du royaume de Dieu. Pendant que Jésus exposait ainsi dans ses enseignements la doctrine du royaume des cieux, il travaillait avec un redoublement d'activité à la fondation de ce royaume. C'est le moment où les mauvais esprits fuient de toutes parts devant lui, mais c'est aussi le temps où il est le moins compris et le plus mal jugé. Les uns disent qu'il est hors de lui, les autres prétendent qu'il est possédé de Bêelzébul. La haine du monde s'accroît dans la même proportion où son pouvoir et son influence grandissent.

Cependant il voulait instruire les siens par des faits, non pas seulement par des paroles. C'est dans ce but qu'il les prit avec lui dans un voyage qu'il fit dans l'automne de cette année-là et qui dura au moins un mois (Marc IV, 35 — VI, 6). Dans ce voyage ils traversèrent le lac de Génézareth, où Jésus apaisa la tempête, et ils se rendirent d'abord dans la Décapole, près de la ville de Gergésa, où il guérit un démoniaque. Le pays était habité essentiellement par des païens; cependant le démoniaque paraît avoir été un Juif, c'est ce qui explique la demande qu'il fit à Jésus que les démons pussent entrer dans les pourceaux. — De là, Jésus revint à Capernaüm où il ressuscita la fille de Jaïrus et guérit la femme malade d'une perte de sang. Puis il alla au sud du pays jusqu'à Nazareth où il ne rencontra que de l'incrédulité et ne put faire aucun miracle. Ce rejet du Seigneur de la part de ses compatriotes de Nazareth resta profondément gravé dans le souvenir de l'Église et nous en retrouvons la mention dans tous les évangiles : seulement Luc, qui écrivait à une époque déjà un peu éloignée des faits, a placé ce récit, certainement à tort, au commencement de l'histoire du ministère de Christ. C'est peut-être encore dans ce voyage qu'il ressuscita le fils de la veuve de Naïn.

Cependant Jésus ne se contenta pas d'instruire ses apôtres en faisant avec eux des voyages d'évangélisation; il les envoya eux-mêmes en mission afin qu'ils travaillassent comme lui à l'établissement du règne de Dieu en prêchant l'évangile et guérissant les malades. Nous retrouvons dans les instructions qu'il leur donna à cette occasion le résultat des expériences les plus sérieuses qu'il avait faites lui-même. Quant à la défense qu'il leur fit d'entrer chez les païens et chez les Samaritains, elle doit s'expliquer dans ce sens qu'il voulait leur épargner des difficultés qu'ils n'auraient peut-être pas été en état de surmonter; ils devaient commencer par une tâche relativement facile et se borner sans doute d'abord à évangéliser la Galilée. Il est probable au surplus que ce voyage des Douze ne fut pas le seul et qu'ils en firent encore plus tard d'autres du même genre. Luc raconte même que Jésus envoya de la même manière les soixante et dix disciples.

C'est à cette époque que Jean-Baptiste, alors prisonnier, entra une dernière fois en relations avec Jésus. En voyant que l'œuvre accomplie par celui-ci n'était pas tout ce qu'il attendait, il en était venu à se demander, peut-être d'après les suggestions de ses disciples, s'il était réellement le Messie. Ce n'était pas qu'il rejetât Jésus-Christ, il aurait voulu plutôt le mettre en demeure de se

montrer tel qu'il devait être ; mais la question qu'il lui adressa prouve néanmoins qu'il avait conçu des doutes à son égard et qu'il avait bien changé depuis le jour du baptême de Jésus. Ces doutes causèrent certainement à Jésus une profonde douleur, mais il ne donna point essor à son chagrin en présence des envoyés de Jean : en réponse à la question qu'ils lui avaient posée de la part de leur maître, il se contenta de les rendre attentifs aux œuvres qu'il faisait et de déclarer heureux ceux qui ne se scandaliseraient point à cause de lui. Mais, quand ils se furent retirés et qu'il se retrouva seul avec ses disciples, il exprima toute sa pensée. Alors, rappelant ce que Jean avait été jadis et qu'il n'était point autrefois, comme maintenant, un roseau agité par le vent — c'est-à-dire un cœur agité par le doute, — il déclara que le plus petit dans le royaume des cieux serait néanmoins plus grand que lui, le plus grand des prophètes. Mais si les doutes de Jean-Baptiste étaient regrettables, que dire des hommes qui n'ont voulu croire ni à sa parole ni à celle du Messie, et qui, se jugeant sages eux-mêmes, ont, par le spectacle de la vanité de leur prétendue sagesse et de la misère où les entraînent leur légèreté et leur indifférence, justifié la sagesse divine dont Jean-Baptiste et le Christ ont été l'un et l'autre les organes ¹ ? — Selon toute apparence Jean-Baptiste demeura dans le doute : mais il ne devait plus vivre longtemps et il avait fini son œuvre, cette œuvre dont le plus grand jour avait été celui du baptême du Christ. — Chose digne de remarque, le quatrième évangile ne raconte point ce dernier trait de la vie du précurseur. Ce n'était en effet pas un élément essentiel de l'histoire de Jésus-Christ ; puis l'apôtre Jean avait été lui-même un disciple de Jean-Baptiste et peut-être lui répugnait-il d'insister sur les faiblesses d'un maître qu'il avait vénéré.

Si le message de Jean avait affligé le cœur de Jésus, il lui fut donné en revanche peu de temps après d'éprouver une vive joie. Ce fut au retour des Douze. Les succès de leur prédication n'étaient-ils pas pour lui une preuve éclatante que la puissance de Satan était brisée et que son règne allait prendre fin (Luc X, 18) ? Cependant, avec une sagesse pleine de tact, il avertit ses apôtres des dangers que ces succès pourraient avoir pour eux s'ils s'en enorgueillis-

¹ C'est ainsi que M. Ewald explique le passage Matth. XI, 19, que nos versions rendent par : « la sagesse a été justifiée par ses enfants. » Les *enfants de la sagesse*, suivant lui, sont ceux qui se prétendent tels, qui s'estiment sages eux-mêmes.

saient et il les engagea à se réjouir plutôt encore de ce qu'eux-mêmes appartenaient au royaume des cièux. Mais quand il eut congédié les Douze, sa joie éclata en accents de reconnaissance de ce que Dieu, qui a caché les choses du ciel aux sages et aux intelligents, les leur avait fait connaître. Il voyait là avec bonheur les premiers fruits de son travail, comme un père se réjouit des progrès spirituels de ses enfants.

Toutefois il ne jugea point opportun de les charger aussitôt d'une nouvelle mission. Il voulait plutôt les grouper maintenant autour de lui et se retirer avec eux dans la solitude où il pourrait tout à la fois trouver le repos et se consacrer à eux tout entier. A cet effet il s'embarqua avec eux pour se rendre près de Bethsaïda d'abord (Marc VI, 33), puis sur la rive orientale du lac : mais il ne put y être longtemps seul ; les foules le suivirent dans sa retraite, et là, après les avoir nourries de sa parole pendant la journée entière, il les nourrit encore en multipliant les aliments terrestres dont leur corps avait besoin. Il y a dans cette histoire une coïncidence frappante entre Jean et les autres évangiles : en outre ce récit, reproduit à la fois par Matthieu et par Marc, appartient à la plus ancienne tradition évangélique. Aussi le fait qu'il raconte est-il certainement historique, bien qu'il soit difficile maintenant de déterminer exactement la nature de cet événement. Là-dessus, il congédia le peuple qui voulait, dit saint Jean, le faire roi : puis, voyant ses apôtres avancer avec grand'peine dans leur bateau, il vint à leur aide en marchant sur les eaux. Au récit de ce fait est jointe dans la dernière rédaction de l'évangile de Matthieu l'histoire de Pierre marchant sur les eaux. Dès ce moment, en effet, nous voyons Jésus s'occuper spécialement de Pierre comme de celui qui jouait au milieu des Douze le rôle le plus important, et cette histoire présente une image frappante de ce que fut plus tard la conduite de l'apôtre. — Jean place ici, en se rattachant à quelque grande parole que Jésus prononça sans nul doute à cette époque dans la synagogue de Capernaüm, un enseignement développé du Messie sur ce qu'il est — le pain de vie — et sur la nécessité de la foi en sa personne. Quelle que soit au reste la liberté avec laquelle l'apôtre a reproduit ici encore les paroles de son maître, c'est bien là ce qui, d'après les autres évangiles aussi, devait faire en ce moment le sujet des enseignements de Jésus.

Le mauvais vouloir du monde devenait de plus en plus menaçant (Jean VII, 7). Hérode commençait à se préoccuper de Jésus en qui il croyait voir Jean-Baptiste ressuscité des morts, et il au-

rait voulu l'éloigner de la Galilée en se servant habilement pour cela des Pharisiens (Luc XIII, 31-33). Mais les ennemis les plus déclarés de Jésus étaient les chefs de la théocratie qui l'avaient déjà frappé d'excommunication et qui le poursuivaient toujours plus ouvertement même dans la personne de ses adhérents. En présence de cette inimitié, il entreprit avec les Douze des voyages qui s'étendirent dans la Palestine presque tout entière et qui remplissent tout l'été de la dernière année de sa vie. Il visita d'abord la partie septentrionale du pays. Nous devons à saint Marc les principales données que nous possédons sur cette excursion. C'est pendant ce voyage qu'eut lieu la dispute avec les Pharisiens sur les purifications et le séjour de Jésus dans la contrée de Tyr et de Sidon où il guérit la fille de la Cananéenne. Puis il revint dans la Décapole et passa de là à Dalmanutha, situé probablement dans le sud-ouest de la Galilée, où il entra de nouveau en lutte avec les Pharisiens qui l'avaient suivi et qui lui demandaient un signe : il leur répondit qu'il ne leur donnerait d'autre signe que celui du prophète Jonas dont le sort était une image de sa résurrection future. Las de ces disputes, il traversa de nouveau le lac -- c'est à ce moment qu'il faut rapporter la parole sur le levain des Pharisiens dont on doit se garder -- et gagna la région située au nord-est, vers les sources du Jourdain. Nous voyons la pensée de la mort se présenter à lui à cette époque avec toujours plus de force, mais en même temps la foi des apôtres s'exprimer d'une manière qui dut singulièrement le réjouir dans la remarquable confession de Pierre. Il y a entre les souffrances et la grandeur du Christ une contradiction frappante, semble-t-il, mais une contradiction que la foi peut résoudre et qu'elle résolvait en effet en contemplant d'avance Jésus glorifié et le succès de son œuvre accomplie malgré les souffrances. C'est le sens du récit de la Transfiguration, dont il faut placer le théâtre non sur le Tabor comme on le fait communément, mais sur une des montagnes voisines des sources du Jourdain. La présence de Moïse et d'Élie dans ce moment s'explique parce qu'ils sont les représentants de ce qu'il y avait de meilleur et d'éternel dans l'Ancienne Alliance. Ce fait mystérieux forme le pendant du baptême de Jésus : il annonce la glorification définitive du Messie que le baptême avait préparée. Les disciples, toutefois, malgré toutes les expériences qu'ils venaient de faire, étaient encore bien éloignés de ce qu'ils auraient dû être : preuve en soit le récit qui suit immédiatement, l'histoire de ce sourd-muet qu'ils ne purent guérir par manque de foi et parce qu'ils croyaient avec les Phari-

siens et les docteurs de la Loi qu'il suffit pour accomplir des miracles de prier et de jeûner¹ (Matth. XVII, 20 et suiv.). — Enfin, Jésus revint à Capernaüm où l'on réclama de lui les didrachmes pour l'entretien du Temple. Quoiqu'il ne fût pas obligé de les payer, il ne s'y refusa pas, pour ne pas donner du scandale ; et, voulant montrer combien il lui était facile de se procurer le nécessaire, il dit à Pierre qu'il lui suffirait de jeter le filet pour trouver dans la bouche du premier poisson qu'il prendrait la pièce d'argent dont il avait besoin. Le récit n'ajoute pas si ce fut réellement ainsi que la dette fut acquittée.

Dans l'automne de cette même année, lors de la fête des Tabernacles, Jésus vint à Jérusalem. Quoiqu'il eût évité de s'y rendre depuis l'année précédente et qu'il ne fût pas même allé à la fête de Pâques, pendant laquelle nous l'avons vu en Galilée (Jean VI), il devait cependant y paraître pour mettre les chefs du peuple en demeure d'accepter son œuvre et sa parole ou de les rejeter définitivement. Il ne voulut pas monter à la fête avec le cortège pour ne pas exciter inutilement l'attention et la haine des chefs. C'est le sens de la réponse qu'il fit à ses frères (Jean VII, 8). Cependant il ne se tint point caché, car il se mit à enseigner dans le portique de Salomon et il demeura à Jérusalem et dans la Judée jusqu'après la fête de la Dédicace qui avait lieu en Décembre, ainsi pendant près de trois mois. On peut dire que cette manifestation du Messie à Jérusalem, dans la capitale du pays, était un devoir de sa charge. Nous devons à saint Jean de nous en avoir conservé un récit exact et détaillé (Jean VII, 14 — X, 39), tandis que les autres évangélistes groupent les événements qui se sont passés à Jérusalem et les placent tous à la fin de la vie de Jésus. Le récit de Jean montre parfaitement les diverses phases de la lutte entre Christ et les Juifs, lutte qui devait aboutir à la mort de Jésus. Il peut se diviser en trois parties : ce sont d'abord les diverses accusations des Pharisiens auxquelles il répond (Jean VII, 15 et suiv.) ; c'est ensuite l'enseignement qu'il donne le dernier jour de la fête sur l'eau vive et la lumière du monde, en le rattachant aux cérémonies usitées dans cette solennité ; enfin, la guérison de l'aveuglé. A ce moment l'irritation qui régnait contre lui éclata et il dut s'éloigner. Ainsi se trouvait démontrée l'impossibilité qu'il y avait

¹ L'auteur applique τοῦτο τὸ γένος (Math. XVII, 21) aux hommes de ce temps, et explique ἐκπορεύεται par : *mettre la main à l'œuvre, agir* : « Cette race ne sait s'y prendre que par la prière et le jeûne ! »

à ce que le peuple, pris dans son ensemble, se convertît, et c'est ce qu'exprime cette plainte de Jésus : « Que de fois j'ai voulu rassembler les enfants . . . , mais vous ne l'avez pas voulu ! » — Il est probable que l'histoire de la femme adultère, qui a passé sans doute d'un évangile apocryphe dans celui de Jean, appartient à cette époque.

Après avoir quitté Jérusalem, Jésus séjourna quelque temps à Béthanie, au nord du Jourdain, où il s'était rendu déjà au début de son ministère et où il se préparait maintenant aux souffrances et à la mort. Il fut rappelé de là à Béthanie sur le mont des Oliviers par la nouvelle de la maladie et de la mort de Lazare, le fils de Simon surnommé le lépreux, dans la maison duquel il avait été maintes fois reçu. A son arrivée il ressuscita Lazare, mort déjà depuis plusieurs jours. Ce fait est certainement historique : le récit de Jean porte en lui-même la preuve de sa vérité, et, si les autres évangiles n'en parlent pas, ils racontent d'autres résurrections opérées par Jésus, tandis que Jean a sans doute choisi celle-ci à cause du contraste frappant qu'elle présentait avec la mort de Jésus lui-même.

Dès ce moment les Juifs se décidèrent à sévir contre lui, et, pour le perdre, ils profitèrent de ce qu'il revendiquait ouvertement le titre de Messie. C'était en effet le meilleur moyen de le rendre odieux aux Romains auxquels on le présentait ainsi comme un révolutionnaire, et les politiques habiles espéraient assurer en même temps par là à leur nation la faveur de ceux-ci. C'est la pensée qu'exprimait Caïphe lorsqu'il disait : « il est bon qu'un seul homme meure pour tout le peuple » (Jean XI, 50). Quant à la cause première de la haine des Juifs contre Jésus, elle était dans leur attachement aveugle à l'antiquité et dans les fausses idées messianiques qu'ils s'étaient faites. On résolut donc de le citer à comparaître devant le tribunal et quiconque saurait où il se trouvait fut tenu de le dénoncer. Averti par un ami, peut-être par Nicodème, Jésus se retira à Ephraïm, au nord-est de la Judée.

3. LES SOUFFRANCES ET LA GLORIFICATION DE JÉSUS-CHRIST.

L'œuvre de Jésus devait être de créer au milieu d'Israël l'Église de la vraie religion : cette œuvre il l'avait faite et elle ne devait plus périr. Il avait répondu par là à l'espérance de sa nation qui attendait un Messie. Or, deux choses étaient possibles : ou bien

Israël pouvait se convertir à lui tout entier et devenir le messager du salut pour tous les peuples ; ou bien il pouvait le repousser et lui préparer les souffrances et la mort. Jésus ne perdit jamais de vue cette seconde alternative, quoique la première fût aussi présente à son esprit. Il voulait atteindre le but que Dieu lui avait marqué, et cela par la souffrance, s'il le fallait, aussi bien que par le succès. C'est à Jérusalem que devait se décider la lutte engagée entre lui et les Juifs incrédules, car c'est là, dans la capitale, qu'il devait annoncer solennellement le règne de Dieu. Aussi, s'il avait évité de s'y rendre quand son œuvre courait encore le risque d'être compromise, maintenant ne craignait-il plus d'y aller. Non point qu'il voulût s'exposer par bravade à ses ennemis, mais si quelque devoir l'y appelait il ne refuserait point d'aller. Ce devoir, il le reconnut dans l'obligation d'assister à la fête de Pâques dont il n'avait alors aucune raison de demeurer éloigné. Il y alla donc, prêt à tout ce qui pourrait lui arriver, afin d'accomplir la volonté de son Père.

Cette fois-ci il ne voyagea plus en secret, mais il vint avec la foule des pèlerins qui se rendaient à la fête. Les évangélistes nous racontent de nombreux traits de ce voyage qui le conduisit à Jérusalem en passant par Jérico et Béthanie (V. entre autres Marc X et suiv.). C'est alors qu'il donna ses instructions sur le divorce, qu'il bénit les petits enfants, qu'il s'entretint avec le jeune homme riche. Chemin faisant il annonça de nouveau à plusieurs reprises sa mort, mais sans aucun découragement : il savait que son œuvre vivrait éternellement. C'est aussi pendant la route qu'il s'éleva entre les Douze une dispute pour savoir à qui appartiendrait la première place et que la mère de Jaques et de Jean, qui avait sans doute fait plus de sacrifices que personne pour l'évangile, vint la demander en faveur de ses fils. Les disciples sentaient que l'on touchait à un moment décisif dans la carrière du Messie et ils attendaient un triomphe extérieur auquel ils voulaient avoir part. C'est là encore qu'il faut placer la guérison de l'aveugle Bartimée, devenu probablement plus tard un membre de l'Église, puisque son nom nous a été conservé, et l'histoire de Zachée qui doit également avoir fait partie ensuite de la société des fidèles. Enfin Jésus arriva à Béthanie où Marie, pendant le repas, l'oignit d'une huile précieuse. Luc a mêlé ce trait avec un autre (VII, 36). Jean l'a relevé spécialement pour compléter et rectifier le récit des synoptiques.

N'ayant plus à craindre les égarements d'un faux messianisme et

voulant se montrer une fois au moins dans sa grandeur, Jésus avait résolu de faire une entrée royale à Jérusalem. Il lui suffit pour cela de laisser un libre cours à l'enthousiasme de ses disciples. Cependant il voulut se présenter lui-même dans le simple appareil d'un homme de paix, monté sur un âne, et non point entouré d'une pompe guerrière. Cette circonstance joue un grand rôle dans l'histoire évangélique : c'est ainsi que sous l'empire d'une forte préoccupation, des traits en apparence peu essentiels acquièrent une haute importance.

Arrivé à Jérusalem, Jésus voulut profiter de tous les instants pour continuer son œuvre. C'est pour cela qu'il ne retournait plus le soir à Béthanie et qu'il s'arrêtait pour y passer la nuit, sur le mont des Oliviers. Ce n'est pas en ce moment, nous l'avons vu, qu'il faut placer l'expulsion des vendeurs et des changeurs hors du temple : un tel acte n'aurait fait dans les circonstances actuelles qu'irriter inutilement les chefs. Jésus voulait plutôt leur présenter une fois encore la vérité ; mais tous se réunissaient contre lui et cherchaient à l'embarrasser par une foule de questions captieuses dans lesquelles se montre bien l'esprit du Judaïsme d'alors. En opposition avec ces hommes orgueilleux et hypocrites, les évangélistes nous montrent la pieuse veuve qui dépose son obole dans le tronc et dont Jésus loue la charité, tandis que l'histoire du figuier stérile et maudit présente une image frappante de ce qu'étaient les principaux et la grande majorité du peuple.

Dans le même temps, raconte Jean, des Grecs, c'est-à-dire des Juifs hellénistes, demandèrent à voir Jésus. Il y avait dans cet appel une tentation pour lui ; les Juifs hellénistes avaient des opinions plus libérales que ceux de la Judée et, en se donnant à eux, il pouvait amener un mouvement populaire en sa faveur. Mais il repoussa la tentation ; il pria et Dieu lui répondit qu'il le glorifierait. Ce trait remplace dans l'évangile de Jean l'histoire de la Transfiguration et renferme la même idée. Quant à la masse du peuple qui rêvait un bonheur tout matériel, elle se détachait de plus en plus de Jésus. Aussi les chefs conçurent-ils l'espoir de pouvoir se saisir de lui sans qu'il se fit aucune tentative de la part du peuple pour le délivrer et ils n'attendaient plus qu'une occasion favorable pour accomplir leur dessein. Cette occasion leur fut fournie par la trahison de Judas. On ne peut s'empêcher de se demander comment une pareille trahison a pu avoir lieu. Or, voici ce que nous avons à répondre. Jésus avait sans doute choisi les Douze parmi les meilleurs de ceux qui l'entouraient, mais tout en n'ignorant

pas qu'il y en avait parmi eux qui pourraient s'égarer sous l'empire de certaines tentations. Or déjà la charge confiée à Judas de prendre soin de la bourse avait été pour lui une tentation : il s'était attaché à l'argent. Puis l'observation que Jésus lui avait faite lors de l'onction de Marie l'avait blessé. Enfin, voyant que le règne glorieux du Messie sur lequel il comptait pour satisfaire ses désirs n'arrivait pas, il songea à s'adresser aux chefs qui avaient mis à prix la tête de Jésus et qui, naturellement, le pressèrent de le leur livrer en lui représentant ce crime comme un acte méritoire, et il céda, mû à la fois par l'avarice et par le dépit de ne point voir le triomphe éclatant de Christ dont il ne pouvait comprendre le règne tout spirituel.

C'est alors que Jésus reconnut dans toute sa réalité la nécessité de passer par la mort pour rester fidèle à sa vocation messianique, et il se soumit à cette nécessité sans désespoir quoiqu'en frémissant à l'approche de la souffrance. Il était d'autant plus tenu, si nous pouvons ainsi dire, de rester fidèle à sa mission qu'il se devait désormais à son Église, maintenant fondée. Aussi en ce moment il se donne à elle, il se sacrifie pour elle, comme le bon berger pour ses brebis. Il donne ainsi à son Église en quelque sorte son corps et son âme d'une manière encore plus complète qu'il ne l'avait fait pendant sa vie, pour demeurer éternellement avec elle quoiqu'il en dût être matériellement séparé. C'est pour fournir aux siens un témoignage de cet amour qui se dévouait pour eux que, au moment de prendre le dernier repas qu'il fit avec eux, il leur lava les pieds : c'était en même temps leur dire qu'il voulait leur communiquer son esprit afin de les purifier. Puis il continua son œuvre d'amour en leur distribuant le pain et le vin qui devaient servir à leur repas ; mais il veut qu'en recevant ces aliments ils le reçoivent lui-même avec toute sa puissance et tout son amour, comme s'il leur donnait son corps et son sang. C'est ainsi que ce symbole si simple exprime tout ce que Jésus est pour les siens et en demeure éternellement le gage. L'Église ne le comprit sans doute pleinement que plus tard, mais aussi il lui devint toujours plus précieux. Naturellement elle ne put répéter des actes symboliques accomplis par Jésus dans ce jour que celui dans lequel les apôtres eux-mêmes avaient été actifs, que ce repas qui présentait les signes du corps et du sang de Jésus. Il est probable qu'on le célébra d'abord à l'époque de Pâques, d'autant plus qu'on envisageait Jésus-Christ comme le véritable agneau pascal. On put s'habituer ainsi à voir dans le dernier repas de Jésus et de ses dis-

ciples le repas de la Pâque et à le considérer comme ayant eu lieu le 14 Nisan. D'après cette opinion, Jésus ne serait mort que le 15 Nisan, soit le grand jour de la fête. C'est ce que nous trouvons dans les Synoptiques; mais, malgré cette transposition, leur récit lui-même trahit le véritable état des choses. Il n'y est, en effet, nullement question de l'agneau pascal que, sans cela, Jésus eût certainement choisi comme le symbole le plus naturel de son corps meurtri. Puis, on n'aurait point arrêté ni fait comparaître Jésus dans la nuit qui précédait le grand jour de la fête et qui était envisagée comme en faisant déjà partie; les chefs eux-mêmes avaient dit qu'ils ne voulaient point s'emparer de Jésus *pendant* la fête. Enfin, les termes mêmes du récit de Luc semblent supposer que le repas eut lieu la veille et non le jour même de la Pâque (Luc XXII, 7). C'est l'évangile de Jean, d'après lequel le dernier repas eut lieu le 13 Nisan et Jésus fut crucifié le 14, qui nous donne les dates exactes. Seulement il ne parle point de l'institution de la sainte Cène, sans doute parce qu'il la jugeait assez connue et qu'il en avait indiqué la pensée fondamentale dans les discours du chap. VI.

Judas assistait très-probablement au dernier repas. Jésus, sentant la nécessité de provoquer de sa part une décision, annonça hautement que l'un des Douze le trahirait, sans le nommer publiquement toutefois, comme pour lui laisser encore, en l'épargnant, l'occasion de se repentir. Mais lui, se voyant découvert, ne songea plus qu'à accomplir son dessein, et lorsque Jésus lui dit de « faire au plus tôt ce qu'il avait à faire, » cette parole qui peut-être dans la pensée du Seigneur ne se rapportait qu'à quelque office que Judas devait remplir, le remua comme si elle avait eu trait au crime qu'il méditait, et il se hâta d'aller mettre à exécution ses projets. C'était de nuit : l'arrestation de Jésus n'eut donc lieu que vers minuit. D'après les Synoptiques, il dit quelques mots aux Douze sur ce qui allait se passer, puis il se rendit au jardin de Gethsémané où il pria à plusieurs reprises pendant que les trois disciples qui l'avaient accompagné dormaient. Ce sont là les grands traits de cette histoire. Plus tard on y ajouta des paroles prononcées par Jésus dans diverses occasions : nous en trouvons un exemple déjà dans saint Luc, mais surtout dans l'évangile de Jean qui place ici les enseignements les plus profonds de Jésus sur ses relations avec les siens, sur ce qu'il veut faire pour eux et ce qu'ils doivent être pour lui, enseignements qui se terminent par l'admirable prière d'intercession Jean XVII. Quoique la forme de ces discours puisse ap-

partenir à l'évangéliste, ils n'en rendent pas moins certainement le vrai sens des paroles que Jésus prononça dans ce moment, et si saint Jean omet le récit de la scène de Gethsémané, qu'il ne pouvait guère raconter à la suite de toutes ces paroles, il l'a remplacé par un autre trait (Jean XII, 27), où Jésus exprime le même sentiment que celui qui l'animait alors. Ses ennemis, de leur côté, avaient tout préparé : une troupe composée de soldats et de gardes du temple arrive ; Jésus se présente résolument à eux ; surpris, ils reculent d'abord, puis ils le saisissent, mais sans faire de mal aux siens.

Tout était prêt pour que Jésus fût condamné le plus tôt possible, afin d'éviter un mouvement populaire qui aurait pu se produire facilement à l'époque de la fête. Il devait comparaître devant deux tribunaux, celui des Juifs et celui des Romains. Mais auparavant il devait y avoir une enquête et cette enquête se fit, d'après le récit très-détaillé et très-exact de Jean, non par le tribunal lui-même, mais par Anne qui, en sa qualité d'ancien souverain sacrificateur, était sans doute jugé suprême. C'est dans la maison d'Anne qu'eut lieu le reniement de Pierre. Là, Jésus, s'étant proclamé le Christ, fut déclaré coupable ; on lui appliquait probablement des textes de loi tels que ceux renfermés dans Deut. XIII et XVIII et relatifs aux faux prophètes. De là, il fut conduit devant le Sanhédrin, présidé par Caïphe, où il fut condamné après une courte séance. Puis il fut mené à Pilate. Au premier abord Pilate ne vit en lui qu'un enthousiaste qui avait la simplicité de chercher la vérité. Hérode lui-même, auquel il l'avait envoyé par déférence comme étant un de ses ressortissants, ne le traita pas autrement. Pilate aurait voulu le délivrer sans déplaire aux Juifs, et il fit dans ce but plus d'une tentative malheureuse, ainsi l'offre de relâcher Jésus ou Barabbas et la flagellation qu'il lui fit subir. L'accusation portée contre Jésus qu'il se disait le Fils de Dieu, loin de décider Pilate à sévir, l'avait plutôt rempli de crainte, et il ne céda que lorsqu'il l'entendit accuser de rébellion contre les Romains et qu'il se vit menacé d'être accusé lui-même auprès de l'empereur, s'il ne le condamnait point.

La crucifixion, peine réservée par les Romains aux criminels condamnés pour fait de haute trahison, était étrangère aux mœurs juives : il était d'autant plus odieux de la part des chefs du peuple de demander qu'elle fût appliquée à un des membres de leur nation. Il fallut donc pour que les souffrances d'un tel supplice fussent infligées à Jésus, que le paganisme s'unit avec ce qu'il y avait de plus

dégénéré dans le judaïsme. Pilate rendit sa sentence vers six heures du matin, d'après le récit de Jean. Cela s'accorde avec les Synoptiques qui racontent que Jésus fut crucifié à neuf heures environ. En effet, les préparatifs du supplice devaient prendre un certain temps et le Prétoire d'ailleurs était assez éloigné du lieu des exécutions. Celui-ci était une colline ayant la forme d'un crâne — de là son nom de Golgotha — située au nord-ouest de la ville, plus loin sans doute que l'emplacement actuel du Saint-Sépulcre, probablement le Gareb de Jérémie XXXI, 39. Les évangiles nous ont conservé deux traits relatifs au trajet de Jésus jusqu'à Golgotha : sa défaillance lorsqu'il succomba sous le fardeau de sa croix, et ses paroles aux personnes qui le suivaient. La mention expresse du nom de Simon de Cyrène et de ses fils permet de supposer qu'il devint un membre de l'Église et qu'il y était connu. Peut-être même sa conversion date-t-elle de ce moment. — Arrivé au lieu du supplice, Jésus repoussa la boisson enivrante qu'on lui présentait, ne voulant point s'étourdir, même pour échapper à la douleur. Sa première parole fut une prière pour les soldats romains qui le crucifiaient et qui étaient les instruments d'un crime dont ils ne comprenaient point la grandeur. Ceux qui assistaient à l'exécution l'accablaient de sarcasmes ; les moqueries éclataient de toutes parts : les soldats, la foule, les chefs du peuple, les brigands crucifiés avec lui, se réunissaient pour l'outrager. C'est ce que nous montrent les plus anciens récits évangéliques. Plus tard, le sentiment chrétien supportant avec peine la pensée de ces outrages infligés au Seigneur, a substitué à la tradition d'après laquelle les deux brigands blasphémaient contre lui, celle de la conversion de l'un d'eux, telle que nous la trouvons dans Luc. Jean ne parle pas même de ces scènes, quoiqu'on puisse y trouver une allusion dans XVI, 2. En revanche, il rappelle la parole de Jésus à Marie sa mère et au disciple qu'il aimait, et ce détail est une preuve de plus de l'authenticité de son évangile.

Les documents évangéliques les plus anciens racontent encore que, dès midi et pendant trois heures, des ténèbres s'étendirent sur toute la terre : c'était tout à la fois comme un signe de deuil et comme l'annonce du jugement qui devait frapper les meurtriers du Saint et du Juste. C'est en ce moment aussi, nous disent-ils, que Jésus poussa ce cri d'angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » par lequel il appelait Dieu en quelque sorte à achever l'œuvre qu'il devait maintenant quitter. Un des assistants, probablement un de ses amis, croyant qu'il ap-

pelait Élie et que peut-être Élie viendrait encore le sauver, voulut lui offrir à boire. Mais il poussa un dernier cri et expira. Alors, disent les évangélistes, le voile du Temple se déchira, Dieu voulant annoncer ainsi la fin de la religion juive. Pour chercher à rendre d'une manière sensible la grandeur incomparable de ces moments suprêmes, on raconta plus tard que la terre avait tremblé et que des morts étaient sortis de leurs tombeaux, — et c'est bien, en effet, la commotion la plus profonde qui ait ébranlé le monde. Jean, de son côté, résume les derniers grands faits de l'histoire de la passion dans deux paroles qu'il place dans la bouche de Jésus : « J'ai soif » et « Tout est accompli. » Remarquons ici le soin qu'il met à retrouver dans tous les incidents de la passion de Jésus, qui paraissait si difficile à accepter pour le sentiment chrétien, l'accomplissement des types de l'Ancien Testament. — Jésus mourut plus tôt que ne mouraient d'ordinaire les crucifiés : les angoisses par lesquelles il avait passé, les mauvais traitements qu'il avait subis l'expliquent assez. Il est probable, d'après les détails fournis par Jean, qu'il succomba à une rupture des vaisseaux du cœur ; c'est ainsi que s'explique encore ce grand cri qu'il jeta en expirant. — Ce jour-là était celui de la préparation du sabbat lequel était en même temps le grand jour de la fête ; de là la nécessité de donner au corps de Jésus une prompte sépulture. Joseph d'Arimathée ¹ le déposa donc dans un tombeau voisin, parce qu'on n'avait pas le temps de le transporter plus loin, et les femmes qui voulaient lui rendre les derniers honneurs, n'ayant pu le faire ce même jour, durent renvoyer au lendemain du sabbat.

La mort de Christ marque l'accomplissement de son œuvre, et elle est en même temps le vrai terme de toute l'histoire précédente.

Les événements qui eurent lieu plus tard, et en particulier sa glorification, appartiennent déjà à une autre époque et doivent être traités ailleurs. Au moment où il expirait sur la croix, Jésus avait accompli entièrement sa vocation qui était d'être lui-même sans péché, et de conduire les hommes à la sainteté, de fonder ainsi la vraie religion. C'est précisément à cause de ce caractère de son œuvre que toutes les puissances mauvaises du monde juif et du monde païen se tournèrent contre lui et travaillèrent à l'anéantir. —

¹ C'est-à-dire de *Ramathaim*, ville des montagnes d'Ephraïm, la même que Rama, dont le prophète Samuel était originaire. V. *Gesch. des V. Israël*. II, p. 594, 2^e éd.

Comme représentant parfait de la vraie religion, il fut tout à la fois prophète, sacrificateur et roi, et il manifesta dans toute sa pureté et dans sa plénitude l'amour divin, cet amour qui va jusqu'au dévouement le plus absolu. Ainsi il fut le Fils de Dieu comme nul ne l'avait été avant lui ; il fut, dans un corps mortel, la splendeur de la gloire du Très-Haut, la parole vivante de Dieu, plus grand que tous les sages de l'antiquité païenne, plus grand même que tous les prophètes d'Israël. S'il est vrai que chaque peuple se personnifie en quelque sorte dans un héros, on peut dire qu'en lui se sont réunies et manifestées toutes les puissances, toute la vie du peuple de Dieu. Il est le fruit excellent de toute l'histoire qui précède, mais en même temps il est le fondement de toute l'histoire à venir.

Fidèle au plan que nous nous sommes tracé, nous avons cherché à rendre, sous une forme succincte, un compte aussi exact que possible de l'ouvrage dont nous venons de présenter l'analyse. Est-ce à dire que nous en admettions toutes les vues ? Non. Quelle que soit notre admiration pour le talent de l'éminent auteur de ce livre, nous nous sommes fait un devoir de formuler nettement cette réserve, que nous ne songeons point d'ailleurs à développer ici.

Il reste, dans la vie de Jésus, un grand fait sur lequel on aura pu être étonné de voir que notre auteur ne s'arrête point dans une histoire de Christ et de son temps. Nous voulons parler de la résurrection de Jésus. M. Ewald estime, nous l'avons vu, que ce fait appartient plutôt à l'époque subséquente de l'histoire du christianisme, et c'est en effet dans le volume suivant de son grand ouvrage sur l'histoire d'Israël, volume intitulé : *Histoire du siècle apostolique jusqu'à la destruction de Jérusalem*, qu'il traite des questions relatives à cet événement. On nous saura gré peut-être d'indiquer en deux mots sa pensée à cet égard. Pour lui la résurrection de Jésus-Christ est incontestablement un fait historique, réel. Christ, qui avait lui-même annoncé son retour à la vie, quoique sous une forme moins précise sans doute que ne semblent l'indiquer certains passages de nos évangiles, est ressuscité des morts et il est apparu aux siens comme le Fils unique de Dieu et le vainqueur de la mort. Toutefois il n'a été vu que de ses disciples, parce qu'eux seuls étaient dans la disposition d'âme nécessaire pour le voir, car il est apparu en esprit et il ne pouvait être donné qu'à la foi de le contempler.

H.-F.-E. Du Bois, pasteur.